

LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — SILVÈRE, par madame LÉONIE D'AUNET (4^{re} partie). — VARIÉTÉS. — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Tout doit plaire aux regards chez une femme élégante, l'arrangement de sa personne et l'arrangement de son salon; depuis la coupe de sa robe jusqu'à l'étoffe de ses fauteuils, tout doit concourir à un harmonieux ensemble; la véritable élégance demande un accord parfait entre tous les objets qui la composent; aussi y a-t-il certaines occupations qui sont comme le complément de cet ensemble si plein de douces séductions. Il n'est rien de plus charmant par exemple entre les mains d'une femme que ces jolis ouvrages à l'aiguille que des doigts délicats et laborieux savent ourdir avec art et offrir ensuite avec grâce.

C'est surtout à l'approche du jour de l'an, quand chacun cherche à préparer un présent agréable et nouveau, que les femmes nous sauront gré de les entretenir un peu de cette branche gracieuse de l'art féminin.

C'est chez madame Legras, qui a placé ses beaux ateliers sous l'inspiration de Mathilde de Flandre, que les élégantes travailleuses trouveront toutes sortes d'idées ravissantes pour utiliser leur zèle.

Vous avez un vieil oncle frileux et bon, qui reste souvent chez lui, et que le grand feu rend malade; vous demandez à madame Legras un modèle de chancelière en tapisserie, exécutée avec ces points imitant la fourrure, qui produisent un effet si moelleux et si chaud; vous suivez bien les indications données par une habile ouvrière, et le vieil oncle, fier et réchauffé, montre bientôt avec orgueil l'ouvrage de sa charmante nièce.

Vous avez de beaux enfants et une bien-aimée mère, vous voulez que vos filles offrent quelque doux souvenir à leur grand-mère, il y a chez madame Legras des ouvrages faciles, tout tracés et du plus bel effet, qui feront pleurer d'aise et d'admiration la bonne aïeule, et qui ne coûteront pas même de peine à vos filles.

Vous avez une amie nonchalante et chérie, qui étend sa grâce paresseuse sur des canapés soyeux, vous trouverez à Mathilde de Flandre des coussins brodés avec un goût extrême, dignes d'être placés dans les plus somptueux salons.

Vous avez un mari qui perd parfois son argent dans ses poches, vous lui faites une bourse avec le nouveau point de crochet employé cette année chez madame Legras, et qui a l'avantage d'être très-solide et d'un très-brillant aspect.

Vous avez un curé vénérable et respecté, et vous lui faites une étole chamarrée d'or ou un tapis d'autel, où les fleurs sembleront semées comme le jour de la Fête-Dieu.

Il y a chez madame Legras de l'ouvrage pour mille Pénélope; il y a de petits chefs-d'œuvre en tapisseries de tout genre. On se demande comment avec un écheveau de laine sur de la grosse toile ou quelques bobines de soie on peut produire tant d'effet. L'invention, le bon goût et l'adresse, se venant en aide, amènent d'admirables résultats.

Nous citerons, parmi tant de ravissants modèles que l'on trouve chez madame Legras, les meubles et coussins en tapisserie avec des bouquets de violettes de soie blanche et un feuillage de deux nuances; le fond est un camaïeu de deux bruns; c'est délicieux. D'autres ont des touffes de primevères blanches, avec un feuillage naturel s'épanouissant sur un fond cerise; une bordure d'hermine encadre le tout. Rien n'est plus distingué. Un autre du même genre est posé sur un fond rose de Chine, ainsi qu'un mignon semis de myosotis, rattaché par un ruban de chenille noire du plus charmant genre Pompadour.

Voilà maintenant un coussin digne de la somptueuse et nonchalante amie dont nous parlions tout à l'heure: ce coussin est en tapisserie à fond camaïeu de deux bleus, sur lequel est une couronne de fleurs des tropiques en soie de diverses couleurs; au milieu des fleurs

voltigent des colibris au bec de soie rose avec une perle pour regard.

Pour les frères ou les maris qui chassent, pour les pied-à-terre de campagne, il y a chez madame Legras un choix charmant de dessins de meubles, de tapis, de pantoufles, qu'on pourrait appeler les dessins pour hommes; ce sont des coussins couverts de têtes de levrettes de toutes couleurs; des tapis sur lesquels courent de grands chiens danois, épagneuls, braques, terriers, bassets, tout l'attirail de la chasse; des pantoufles semées des têtes de toute cette aristocratie canine, puis des attributs de chasse en faisceaux, et du gibier comme on en voit dans les tableaux de Reynold.

Nous avons fort remarqué une chaise-chauffeuse, commandée à madame Legras par la marquise de B...; cette chaise est fond gris camaïeu, avec de gros bouquets de lis blancs au large feuillage, mêlés à des touffes de boutons de roses cerise; c'est d'un goût exquis.

Outre ces tapisseries, il y a aussi à Mathilde de Flandre des paniers à ouvrage avec des médaillons d'or enlacés dans des enroulements de soie; il y a des corbeilles de toutes tailles, des bourses, des dessous de lampe, des aumônières, des vide-poche, des ornements d'église très-purs de style et de la plus grande richesse; il y a même, pour les femmes qui recherchent la fantaisie un peu exceptionnelle, et qui veulent se distinguer par un choix peu ordinaire, des modèles dont la bizarrerie n'exclut pas le charme: ainsi un semis de têtes de nègres en relief sur fond uni; les cheveux sont parfaitement imités par la laine habilement frisée; les lèvres sont en soie rouge, les yeux en soie blanche, et une petite perle rouge ou or indique une boucle d'oreille; rien n'y manque, c'est frappant de vérité. Nous citerons aussi, dans le même genre, une couronne de souris blanches, grises et noires, en relief, se tenant par la queue, au milieu d'un coussin, et mêlées à des ornements très-jolis en point de diamant or et bleu. Nous ne pouvons tout citer, mais cet aperçu suffit à prouver que le magasin de madame Legras est un des mieux assortis de Paris en fantaisies pour les aiguilles de bonne volonté, et le zèle qui anime presque toutes les femmes en cette saison de novembre si rapprochée du grand jour du premier de l'an.

Après le travail les plaisirs, après les douces occupations du foyer domestique les fêtes joyeuses du monde; on veut être bonne, mais ce n'est pas une raison pour oublier d'être belle. C'est pourquoi la Compagnie florale fait tous les jours éclore dans ses salons des fleurs nouvelles et en forme les plus délicieuses guirlandes, les touffes les plus élégantes, les couronnes les plus seyantes. Elle a en ce moment des dahlias de toutes couleurs, de toutes dimensions, qui semblent les rois superbes de l'empire de Flore, comme on disait au dix-huitième siècle; elle a imaginé des couronnes faites en velours vert tressé, et terminées derrière la tête par une touffe de dahlias de différents lilas; c'est

d'une simplicité très-noble. D'autres dahlias violets se mélangent admirablement à des raisins d'or avec des feuilles de vigne pourprées, et d'autres en velours noir. Elle fait aussi des guirlandes de pavots d'un ton fin, nuancé de rouge, dont l'exécution est remarquable; un feuillage d'acuba se mêle aux pavots, et une petite herbe en plume verte à brindille rouge et or qui semble cueillie dans le jardin des fées, se joue dans la couronne et dans un long pampre qui tombe sur l'épaule; c'est beau et fier, c'est une coiffure de déesse ou de Parisienne. Les magnolias blancs, rosés sur les bords, avec un feuillage naturel, sont d'une simplicité pleine de goût.

La Compagnie florale, qui a de l'à-propos en tout, ne fait en général pour nouveautés d'hiver que des plantes de serre. Il faut excepter les jeunes filles de cette règle, à qui les fleurs printanières conviennent en toute saison; elle reproduit pour elles en automne les plus fraîches moissons de l'été. La fille de lady P..., cette blonde Anglaise de dix-huit ans qu'on a tant admirée à Paris l'hiver dernier, et qui ne le sera pas moins cette année, vient de lui commander une couronne toute gracieuse: elle est formée de très-petites pâquerettes tressées; une touffe de bluets en haut du front et une touffe de coquelicots vers la nuque se mêlent à des brins de folle avoine verte qui donnent beaucoup de légèreté à l'ensemble; on se figure la jolie patricienne, plus jolie que jamais avec cette guirlande de bergère. Lady P.... portera le même soir que sa fille une coiffure plus sévère, mais également charmante: elle est en cathleyas, sorte d'iris étranger et exotique, lilas et orange; la couronne est une demi-cérès d'où s'échappent des grappes de cassis. Pour coiffure de jeune fille on ne peut peut-être rien voir de plus juvénile que les cache-peignes formés de touffes de campanules des champs, si mignonnes et si légères qu'elles semblent sans cesse agitées par la brise sous laquelle on les a cueillies. Ces campanules sont une des inventions et un des triomphes de la Compagnie florale; avec leur air modeste elles résolvent un problème, celui du lilas solide. M. Florimont, l'habile inventeur du bleu qui porte son nom, vient de découvrir le moyen d'obtenir le lilas inaltérable, ce qui lui méritera la reconnaissance de la science et de la mode, et un succès égal à celui qu'il a déjà obtenu avec son bleu connu et apprécié aujourd'hui de toute l'Europe.

Pour ne pas sortir de la grande élégance, disons, avant de finir, que la maison Violard expose en ce moment des dentelles admirables, et dont les dessins, d'un goût exquis, ont été exécutés d'après les indications des artistes les plus habiles dans l'art de l'ornementation. Comme on continuera à faire entrer les volants de dentelle dans le plus grand nombre des grandes toilettes, la maison Violard a dépensé tous ses soins à varier le plus possible les motifs de ses volants; elle y a réussi avec un grand bonheur. Rien n'est délicat et léger comme des fonds à semis de pois, sur

lesquels se détache une fleurette ou un feston; rien n'est plus riche de ces enroulements de guirlandes où toutes les fleurs possibles se pressent, représentées par les points les plus merveilleux et les jours les plus précieux. Il y a aussi les dentelles à dessins Henri II, un peu lourdes d'aspect, mais d'une magnificence incontestable; les dessins renaissance si élégants et si luxueux: ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales, c'est admirable; et n'eût-on de ces merveilles que ce qu'il en faut pour couvrir un voile ou un fichu Marie-Antoinette, toute femme voudra cette année posséder un échantillon des produits de la maison Violard.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du dessin.

Première toilette. — Robe de taffetas blanc avec volants de taffetas cerise et de dentelle noire alternant; corsage décolleté; berthe coupée sur les épaules; jokey rond en dessous, et manches de tulle blonde à gros bouillon; chemisette intérieure en tulle blonde plissé dépassant le corsage de la robe; coiffure formée de trois plumes cerise panachées retenues par une torsade d'or derrière la tête; bijoux ornés de rubis-balais; éventail nacre et or; souliers de satin blanc; gants de chevreau.

Seconde toilette. — Robe de crêpe blanc à sept volants-bouillons, retenus par trois touffes d'herbes aquatiques; corsage bouillons de même; coiffure cache-peigne d'herbes aquatiques; bijoux d'or ciselé avec émeraude; gants de chevreau; souliers de satin blanc.

SILVÈRE,

HISTOIRE D'UN DOMESTIQUE.

Je vous dis qu'il y a de même de la joie devant les anges de Dieu, pour un seul pêcheur qui s'amende.

(Év. selon St Luc, chap. xv, verset x.)

Il y a une vingtaine d'années, le joli petit château des Ombelles, près de Troyes, fut acheté par un colonel en retraite nommé M. de Nestaing; des embellissements et des arrangements intérieurs, exécutés par son ordre, témoignèrent de son désir de l'habiter toute l'année.

En effet, un fort beau mobilier arriva un jour de

Paris, et fut bientôt suivi d'une berline où se trouvaient madame de Nestaing, son fils Paul, enfant de quatorze ans, et un vieux domestique, nommé Silvère, qui remplissait chez le colonel toutes les fonctions de confiance, depuis celles d'intendant jusqu'à celles de gouverneur du jeune Paul, dont son père était lui-même le premier instituteur.

Un homme qui sait sa province et qui veut s'en faire bien venir, M. de Nestaing, aussitôt installé, fit des visites à ses plus proches voisins, et les convia à des dîners qui donnèrent à ceux-ci une haute idée du nouveau propriétaire des Ombelles. La délicatesse de la chère, l'élégance du service dépassaient de beaucoup, chez M. de Nestaing, ce qu'on est habitué à rencontrer dans le département de l'Aube, où l'on vit pourtant fort bien, grâce à ses vins, à ses jambons et à ses volailles; mais tout cela avait beaucoup gagné à être mis en œuvre par un cordon bleu parisien.

Les dîners des Ombelles devinrent en peu de temps célèbres. Le colonel, flatté de l'empressement dont il était l'objet, étendit ses prétentions d'hôte, et les autorités du département, préfet, receveur général, président de chambre, consentirent de bonne grâce à venir augmenter le cercle des Ombelles.

Lorsque M. de Nestaing alla faire visite au président du tribunal, ce magistrat se trouvait absent; il accepta néanmoins l'invitation à dîner du colonel, et celui-ci eut une surprise charmante, lorsque, voyant entrer son convive, il reconnut en lui un ancien camarade de collège. Cette reconnaissance égaya le dîner d'apparat des Ombelles: chacun parla de ses souvenirs, on cita mainte anecdote; M. de Nestaing se montra heureux et joyeux; il lui sembla avoir trente ans de moins pendant quelques heures, et en même temps il sentit qu'il prenait vraiment racine en Champagne; il venait d'y rencontrer ce qui seul attache à un pays: une intimité.

— Ce cher Perrin! dit-il en s'emparant après le dîner du bras du président, que de choses nous allons avoir à nous conter!

— Oui, répondit M. Perrin, nous aurons fort à causer, et, pour ma part, j'ai des choses assez sérieuses à vous dire. Quand vous reverrai-je?

— Le plus tôt sera le mieux, mon ami. Venez me demander à déjeuner demain; madame de Nestaing sera enchantée de faire plus ample connaissance avec vous, et, quant à mon fils, je veux que vous le jugiez autrement qu'au milieu de tout ce monde; je suis son seul instituteur, avec Silvère, qui dirige les exercices du corps, et Paul est un charmant enfant; vous verrez!

— A demain donc, dit M. Perrin en serrant la main de son ami.

Et il s'esquiva sans être remarqué de personne.

— Comme on change! dit le commandant à sa femme quand ils se trouvèrent seuls: j'ai quitté Perrin à vingt-cinq ans encore gai comme un écolier, et ce soir je l'ai trouvé bien morne. Qu'a-t-il donc?

— Il a trente ans de plus, répondit madame de

Nestaing : cela explique bien ce changement dont vous parlez.

— Diable ! je les ai aussi, moi, reprit le colonel, et je ne sache pas avoir l'humeur morose.

— Vous, mon cher Henri, vous êtes une exception en tout : votre santé, votre gaieté, votre visage même, ne ressemblent pas à ceux de vos contemporains ; les années ne vous ont donné que de l'expérience, et ont été assez généreuses pour ne vous rien prendre en retour.

Le colonel sourit.

— Stéphanie, dit-il, si ceci était rimé, savez-vous que ce serait un madrigal ? Il est bien doux d'entendre de pareilles choses après quinze ans de mariage, ajouta-t-il en embrassant sa femme.

Madame de Nestaing adorait son mari, qui le lui rendait bien ; l'union la plus parfaite régnait dans ce ménage, grâce à ceci, qu'avec les formes les plus douces, madame de Nestaing avait un caractère très-dominant, tandis que le colonel, sous des apparences brusques et parfois violentes, était incapable de résister à une volonté persistante.

Le lendemain, le président Perrin fut exact au rendez-vous ; on déjeuna dans un cabinet de verdure, sous une tente de clématites et de jasmins ; les oiseaux chantaient sous les allées voisines, le soleil exaltait les parfums de toutes les corolles ouvertes dans les parterres : c'était une délicieuse matinée d'automne. Madame de Nestaing avait trouvé un de ces jours de beauté comme les femmes les comptent passé quarante ans, et la satisfaction qu'elle en éprouva la rendit deux fois charmante pour l'ancien ami de son mari. Paul jeta au milieu de cette petite réunion les éclats de sa gaieté communicative. On servit chaud et lentement. Le colonel rayonnait. Quand on apporta le café, il alluma un cigare de Cuba, étendit sa jambe gauche, un peu roide, sur un tabouret, et, se renversant sur son siège de façon à voir le bleu du ciel à travers les pampres du berceau, il s'écria :

— Ma foi ! il fait bon vivre ! N'est-ce pas, Perrin ?

Le président ne répondit pas.

Madame de Nestaing crut lui voir échanger un regard étrange avec le vieux Silvère, qui tenait le plateau sur lequel il venait d'apporter le café.

Le colonel, tout à sa béatitude, ne remarqua rien. Il faut des choses graves pour tirer un homme de cette jouissance paresseuse qui résulte de la digestion d'un bon repas suivi d'un bon cigare.

Il y eut un silence pendant lequel Silvère s'éloigna, M. Perrin le suivit des yeux avec attention. Paul se leva vivement, et courant après le vieux domestique qu'il arrêta à quelques pas :

— Silvère, dit-il, mon cheval tout de suite, n'est-ce pas ? Il est midi, j'aurai à peine deux heures de promenade.

— Il est prêt, monsieur Paul, répondit Silvère.

— Montez-vous déjà à cheval, mon enfant ? lui demanda M. Perrin.

— Oh ! oui, monsieur, et depuis longtemps.

— Tu l'accompagnes ? reprit le président en se tournant vers le colonel.

— Ma foi, non, dit le colonel, je ne monte plus guère à cheval ; l'équitation a trop fait partie de mes devoirs d'autrefois pour être au nombre de mes plaisirs d'aujourd'hui ; je laisse cela à la jeunesse.

En ce moment Silvère parut au bout d'une allée ; il était monté sur un grand cheval gris, qui semblait supporter avec assez d'impatience le poids et la domination du robuste vieillard. Silvère tenait en main une jument alezane élégante, fine et jeune, qui secouait la tête et piaffait avec cette grâce vive qui appartient aux chevaux de bonne race.

— Qu'est cela ? s'écria le colonel, Silvère amène Fairy, mais je ne sors pas !...

— Ne te gêne pas pour moi, je t'en prie, dit le président.

— Du tout, Perrin, il ne s'agit pas de cela ; je t'ai dit toute ma pensée tout à l'heure. Silvère, pourquoi avez-vous sellé Fairy ?

Paul était devenu très-rouge en voyant l'humeur de son père ; il sembla dominer son embarras, et répondit pour Silvère :

— Cher père, on a sellé Fairy pour moi ; je suis trop grand maintenant pour monter mon poney.

— Qu'est-ce ? fit M. de Nestaing d'un ton moitié railleur, moitié fâché : trop grand ? Voyez donc ce monsieur !...

Paul se redressa, et mit en évidence sa taille élancée et d'une élégance parfaite, quoique un peu frêle ; Paul était blond, ses joues veloutées avaient encore la fraîcheur de l'enfance, mais ses grands yeux bruns, limpides et hardis, prenaient par moments une expression virile ; le sourire éclairait presque toujours cette physionomie sincère et intelligente : c'était un charmant garçon.

Un peu ému par l'examen dont il se sentait l'objet, il parut avec tous ses avantages. Sa mère le regarda avec orgueil, le président avec plaisir, le colonel constata à part lui qu'il grandissait très-vite, tout en ayant une santé florissante ; il dissimula sa satisfaction.

— On va seller votre poney et faire rentrer Fairy, dit-il ; je n'entends pas qu'on agisse ainsi sans ma permission.

Paul examina d'un regard son père et sa mère, eut l'intuition de leur pensée ; sentit que, par exception, il pouvait résister, et s'enhardit.

— Mon père, vous m'avez promis de me laisser monter Fairy quand j'aurai quinze ans.

— Eh bien ? demanda le colonel.

— Eh bien, mon père, j'aurai quinze ans au mois d'août prochain.

On était en septembre.

Cette argumentation d'enfant pressé de se vieillir acheva de décider le colonel; il sourit.

— Vous voilà battu, dit M. Perrin.

Paul se jeta au cou de son père, et s'élança ensuite d'un bond sur le dos de la jolie jument, qu'il maintint avec adresse, tout en envoyant un baiser à sa mère et un salut au président; puis il partit comme un trait.

— Silvère, prenez bien garde à lui! cria madame de Nestaing en se levant. Son mari l'arrêta.

— Qu'avez-vous besoin de rien recommander à Silvère, mon amie? Paul est en sûreté avec lui comme avec moi-même.

— Votre fils est charmant, Nestaing, il a l'âge et l'aspect de Chérubin.

— Le petit gaillard, fit en riant le colonel, il est bien capable d'en avoir les dispositions!

Madame de Nestaing se récria à ce mot.

— Que dites-vous là, Henri, votre fils est encore tout à fait un enfant.

— Voilà bien les mères! reprit le colonel; on est toujours un enfant pour elles. Moi, je dis que, puisque Paul a déjà un peu de duvet sur la lèvre supérieure, il est bien possible que...

— Ne me gêtez pas mon Paul, ne le voyez pas autre qu'il n'est : il traverse un moment de transition que je trouve délicieux. Grâce à l'éducation qu'il a reçue près de nous, il présente le spectacle, bien rare chez les jeunes garçons, de l'épanouissement d'une adolescence pure : sa force et son intelligence se développent tous les jours sans que sa divine ignorance du mal et des choses troublantes de la vie ait encore été atteinte; laissez-le ainsi et sachez l'admirer ainsi; il changera toujours assez tôt.

— Madame a raison, je crois, dit le président d'un air pensif; la connaissance du mal procure parfois des impressions bien pénibles.

Madame de Nestaing se sentant approuvée continua :

— Voyez une jeune fille, si elle plait et attire presque invinciblement, c'est surtout par le sceau d'innocence posé sur sa physionomie virginale. Trouvez-vous donc la candeur moins douce sur le front d'un garçon? N'y a-t-il pas, au contraire, un contraste émouvant dans ce mélange de vivacité, de vigueur et de naïveté qui caractérise chez lui cette courte période de la vie?

— Où voulez-vous en venir avec ce panégyrique de la chasteté, ma chère amie? demanda le colonel; vous ne voudriez pas, je suppose, que votre fils eût les mœurs d'une femme.

— Je ne dis pas cela, Henri, quoique je ne voie pas ce que la délicatesse des habitudes et la pureté absolue des mœurs pourraient ôter à un homme; non, je ne prétends pas entraver son développement normal, mais je veux jouir de ce moment où il y a encore chez lui beaucoup de l'enfant et déjà un peu de l'homme, et je ne veux pas presser l'éclosion qui fera un petit monsieur barbu et effronté de ce garçon qui a des regards d'ange.

Le colonel ne parut pas très-influencé par les idées de sa femme, et n'osa pourtant insister.

Le président Perrin paraissait enfoncé dans ses réflexions.

Madame de Nestaing se leva sous l'impression de cette idée très-féminine que les hommes n'ont pas le sens des nuances délicates.

Quand elle se fut éloignée, le colonel alluma un second cigare, et s'adressant à M. Perrin :

— Mon cher ami, dit-il, nous n'avons plus là ni femme, ni enfant : j'espère que vous allez déposer votre air imposant, votre air de président, et que nous allons un peu nous rajeunir en causant du temps de nos bonnes fredaines.

Le militaire, assez habituellement étouffé sous le mari, n'était pas fâché de se retrouver un peu dans la compagnie d'un ancien camarade de plaisir; déjà un sourire plein de réminiscences errait sur les lèvres du colonel, et des noms féminins, bannis de son souvenir depuis longtemps, surgissaient un à un de sa mémoire.

— Vous rappelez-vous Biscotte? commença-t-il.

Le souvenir de mademoiselle Biscotte ne parut avoir rien d'agréable pour le président; il garda son air refrôgné, et interrompant son ami :

— Il ne s'agit pas de cela, Nestaing; j'ai à vous parler d'une chose grave, pour laquelle je suis plus que jamais obligé de prendre mon air de président.

— Une chose grave? répéta le colonel.

— Oui, je vous en ai même prévenu hier; ne vous en souvenez-vous pas?

— Vaguement, et je ne m'imagine pas ce que vous pouvez avoir à me dire, après m'avoir si longtemps perdu de vue.

— Mon cher Nestaing, reprit M. Perrin, croyez que je suis plus que jamais votre ami, et attendez-vous à me voir vous donner une preuve de cette sincère amitié; mais, à votre tour, aidez-moi en me permettant de vous faire quelques questions.

— Questionnez à votre aise, mon cher Perrin.

— Vous élevez votre fils près de vous, à ce que je vois?

— Oui, et je vous l'ai dit, je suis son seul instituteur. Silvère me supplée seulement pour tout ce qui a rapport à l'hygiène, à la gymnastique, à l'équitation, car, quoique aussi âgé que moi, il est très-ingambe : c'est une espèce d'Hercule, ce vieux-là!

— Silvère, c'est le domestique qui était hier derrière votre chaise, et qui ce matin nous a servi le café?

— Oui, le meilleur, le plus dévoué des serveurs.

— Il a votre confiance?

— Absolue.

— Vous lui déléguez une portion de votre autorité sur votre fils?

— Cela va sans dire, puisque en mainte occasion il me remplace. Du reste, il aime Paul comme son enfant.

— Et Paul?

— Paul! Oh! après sa mère et moi; Silvère est cer-

tainement l'être qu'il aime le mieux au monde. Mais à quoi bon toutes ces questions? Vous m'intriguez, parce qu'à la façon dont vous me les faites, il semble que vous poursuiviez une instruction.

— Je cherche du moins à me formuler une certitude. Du moment où cet homme, ce Silvère, est aussi avant dans votre confiance, je vous dois sur son compte une révélation que plus d'indifférence de votre part m'aurait peut-être fait différer...

— Eh bien, cette révélation? dit le colonel plus surpris qu'inquiet.

— La voici. Il y a vingt-cinq ans, cet homme a été condamné à vingt ans de travaux forcés par la cour d'assises de la Corrèze.

— C'est impossible! s'écria le colonel en bondissant sur sa chaise; il est à mon service depuis plus de dix-huit ans!

— Je n'ai pas dit qu'il eût subi toute sa peine; il a pu être gracié, cela est même certain, d'après ce que vous me dites. Quant à ce que j'avance, j'en suis sûr : j'étais alors substitut du procureur du roi; j'ai pris part aux débats qui l'ont condamné; il fut impliqué dans une affaire de vol avec escalade et effraction. Sa figure caractérisée, sa taille presque herculéenne, me frappèrent à cette époque, ainsi que ce nom peu usité de Silvère, que je trouvai dans les pièces du dossier.

Alors il ne se faisait pas appeler Silvère, mais Julien; il fut condamné sous le nom de Julien Marin.

Le colonel devint tout pâle.

— Il s'appelle en effet Silvère Marin, dit-il d'une voix que l'émotion étouffait.

— Ma révélation vous affecte, je le vois, reprit le président, mais je ne croyais pas pouvoir vous cacher une chose de cette importance; je viens d'accomplir un bien pénible devoir.

— Ah! mon cher Perrin, si cette révélation est pénible pour vous, elle est affreuse pour moi, plus affreuse que vous ne pouvez vous le figurer, car vous venez de ternir d'un mot la vertu la plus pure que j'eusse jamais rencontrée en ce monde.

— La plus pure! répéta le président avec étonnement.

— Oui: vous ne connaissez pas Silvère, ou du moins vous ignorez quelle a été sa conduite avec moi. Jugez-la vous-même, et vous verrez ensuite si je dois souffrir en l'entendant accuser.

« Quand les circonstances nous séparèrent, au commencement de la restauration, mon régiment fut envoyé à Toulouse; je ne sais si vous vous le rappelez. Là, je fis la connaissance d'un jeune écrivain nommé Raymond, fort exalté dans ses idées d'opposition, et convaincu, comme je l'étais moi-même alors, du peu de durée du retour de la monarchie des Bourbons en France.

« Mon régiment avait la mauvaise réputation d'être fort imbu d'idées bonapartistes, et il la méritait; entre camarades, nous dissimulions peu nos espérances, et nos sympathies nous portaient naturellement, dans tou-

tes nos garnisons, vers ceux qui partageaient nos opinions.

« Raymond, homme de cœur et de talent, se lia vite avec la plupart d'entre nous; sa verve nous conduisait, son ardeur le faisait traiter comme un des nôtres. Ce garçon-là avait une plume qui valait une épée; je n'ai jamais rien lu de plus entraînant que certains de ses articles en faveur de l'empereur. Malheureusement, il fallait brûler ces chefs-d'œuvre après les avoir lus en petit comité; mais ils produisaient leur effet en exaltant jusqu'à la fièvre l'ardeur de nos convictions. Ce fut notre malheur. »

Le président interrompit le colonel à cet endroit de son récit.

— Je vous écoute avec intérêt, dit-il; mais je ne vois pas jusqu'à présent, mon cher ami, quel rapport il y a entre ce qui nous occupe et la politique de 1845.

LÉONIE D'AUNET.

(La suite au numéro prochain.)

VARIÉTÉS.

LES CARROSSES A CINQ SOUS.

A défaut d'autre préoccupation, le nouveau règlement sur le service des voitures de place défraye momentanément la conversation des bourgeois de Paris. Chacun veut émettre son avis sur la mesure, les uns prétendent qu'elle sera préjudiciable à la Compagnie des voitures; d'autres assurent qu'elle lui sera profitable. Quant à nous, si nous avions à nous prononcer, nous exprimerions le vœu qu'elle fût, avant tout, favorable au public. En attendant ce résultat, nous croyons devoir rappeler ici quelques détails généralement peu connus et fort curieux sur le premier établissement des voitures publiques en France, et sur l'engouement que produisirent à Paris, il y a deux siècles, les *carrosses à cinq sous*. Ces détails sont d'autant plus intéressants, que beaucoup de personnes s'imaginent encore aujourd'hui que l'utile et populaire invention des omnibus est toute moderne, alors qu'elle n'a été qu'une réminiscence du bon vieux temps.

Tout le monde sait que l'origine des voitures remonte à la plus haute antiquité; on se souvient de ces chars qui, chez les Grecs et les Romains, figuraient dans les combats et dans les courses. Mais, au moyen âge et même jusqu'au dix-septième siècle, l'usage des voitures fut très-restreint; nous voyons même, en 1588, Jules de Brunswick l'interdire à ses vassaux. « C'est avec bien du chagrin, leur dit-il, que nous nous sommes aperçu que l'usage mâle et louable de monter à cheval armé de toutes pièces s'est affaibli dans nos



770

Comptoir D'Art et de Mode

L. Guichard

LES MODES PARISIENNES.

*Robes de la M^{me} Minette, Plumes de la M^{me} Breteau, fleurs de la C^{ie} Florale,
Corsets de M^{me} Josephin, Eventails de Duverrier, Gants et Parfums de Saguer Laboullée.*

Ayuntamiento de Madrid

Bureau du Journal, 20 rue Bergère.

principautés, comtés et seigneuries; il faut en chercher la cause dans l'habitude qu'ont prise nos vassaux de fainéanter et de se faire traîner en carrosse. »

En France, vers la même époque, les voitures étaient encore un grand objet de luxe. Le premier carrosse qu'on y ait vu servir, dit-on, en 1405, à la reine Isabelle, femme de Charles VI, lors de son entrée à Paris. — Du temps de François I^{er}, en 1547, on ne comptait que trois carrosses dans Paris : celui de la reine, celui de Diane de Poitiers et celui de René de Laval, que sa grosseur monstrueuse empêchait de monter à cheval. Peu à peu ils se multiplièrent. Sous le règne de Louis XIII, le maréchal de Bassompierre fit, le premier, mettre des glaces à son carrosse.

Les premières voitures de louage ne paraissent dater que de la minorité de Louis XIV. Ainsi, dès 1645, Nicolas Sauvage, qui s'était établi rue Saint-Martin, en face de la rue Montmorency, dans une grande maison ayant pour enseigne l'image de saint Fiacre, louait des carrosses à l'heure ou à la journée. Ces voitures prirent le nom du saint. C'est ce que semble suffisamment attester cette lettre badine que Sarrasin écrivait à Ménage, au mois de mai 1648, sur la pompe funèbre de Voiture, et où il indique, au chapitre V de la *Table de la grande chronique du noble Vetturius* (Voiture), comme *Vetturius* entreprit la conduite de la reine de Sarmatie (Pologne) jusques au chasteau de Peronelles (Péronne), et comme *Lionnelle* (mademoiselle Paulet) l'y suivit dans le char de l'enchanteur *Fiacron*. — Or, Louise-Marie de Gonzague épousa Sigismond, roi de Pologne, le 6 novembre 1645, et quitta la France peu de temps après.

Sauvage n'ayant pas sollicité de privilège, d'autres loueurs de voitures suivirent son exemple. Les écrits du temps nous laissent ignorer si ces carrosses stationnaient sur les places publiques, ou si l'on allait les chercher au domicile des entrepreneurs. Nous savons seulement qu'un M. de Givry obtint, au mois de mai 1657, des lettres patentes qui lui accordaient « la faculté de faire établir dans les carrefours, lieux publics et commodes de la ville et faubourgs de Paris, » tel nombre de carrosses, calèches et chariots attelés de deux chevaux chacun, qu'il jugerait à propos, » pour y être exposés depuis les sept heures du matin jusqu'à sept heures du soir, et être loués à ceux qui en auraient besoin, soit par heure, demi-heure, journée ou autrement, à la volonté de ceux qui voudraient s'en servir pour être menés d'un lieu à l'autre, tant dans la ville et faubourgs de Paris, qu'à quatre et cinq lieues aux environs de Paris... »

M. de Givry ne s'empressa pas, paraît-il, d'user de son privilège; il sollicita et obtint, au mois de décembre 1664, de nouvelles lettres patentes qui lui permettaient de prendre des associés. C'est ainsi qu'il céda son privilège aux frères Francini, qui firent vérifier les lettres patentes au parlement en septembre 1666.

Mais déjà des voitures d'un nouveau genre parcouraient en tous sens les rues de la capitale, à la grande satisfaction des Parisiens. Dès l'année 1662, le duc de Roanès, le marquis de Sourches et le marquis de Crenan avaient été autorisés à établir des carrosses à cinq sous par place, qui devaient suivre, dans l'intérieur de Paris, des routes déterminées et partir à des heures fixes. Nous empruntons aux lettres patentes données à ce sujet, au mois de janvier 1662, par Louis XIV, un passage qui contient quelques indications intéressantes.

« Nostre très cher et bien amé cousin, disent ces lettres, le duc de Roanès, pair de France, gouverneur et nostre lieutenant général de nostre province de Poitou, et nos chers et amez les marquis de Sourches, chevalier de nos ordres, grand prevost de nostre hostel, chevalier et marquis de Crenan, grand échanton de France, nous ayant très humblement supplié de leur vouloir accorder la permission de faire un établissement dans la ville et faubourgs de Paris pour la commodité d'un grand nombre de personnes peu accommodées, comme plaideurs, gens infirmes et autres, qui, n'ayant pas le moyen d'aller en chaise ou en carrosse, à cause qu'il en couste une pistole ou deux écus (1) pour le moins par jour, pourront estre menez en carrosse pour un prix tout à fait modique, par le moyen de l'établissement de carrosses qui feraient toujours les mesmes trajets de Paris d'un quartier à autre; sçavoir, les plus grands pour cinq sols marquez et les autres à moins, et pour les fauxbourgs à proportion, et partiraient tous les jours à heures réglées, quelque petit nombre de personnes qui s'y trouvassent auxdites heures et mesme à vuide... »

Les carrosses à cinq sous commencèrent à circuler le 18 mars 1662. Ce jour-là sept carrosses parcoururent pour la première fois les rues conduisant de la porte Saint-Antoine au Luxembourg. Loret en a conservé la date dans sa *Muse historique* :

L'établissement des carrosses
Tirés par des chevaux non rosses,
(Mais qui pourront à l'avenir
Par leur travail le devenir)
A commencé d'aujourd'huy mesme;
Commodité sans doute extrême,
Et que les bourgeois de Paris,
Considérant le peu de prix
Qu'on donne pour chaque voyage,
Prétendent bien mettre en usage.

Ceux qui voudront plus amplement
Du susdit établissement
Sçavoir au vrai les ordonnances,
Circonstances et dépendances,

(1) La pistole valait onze livres, et l'écu d'or cinq livres quatorze sous.

Les peuvent lire tous les jours
Dans les placards des carrefours.

Le dix-huit de mars nostre veine
D'écrire cecy prit la peine.

Indépendamment de cette relation de l'auteur de la *Gazette burlesque*, dont la collection fut publiée sous le titre de *Muse historique*, il existe un récit fait par madame Perrier, sœur de Pascal, de la joie que causa dans Paris l'apparition des carrosses à cinq sous. Ce récit se trouve dans une lettre écrite, le 24 mars 1662, par madame Perrier, avec une apostille de Pascal, à Arnauld de Pomponne, qui, enveloppé dans la disgrâce du surintendant Fouquet, venait d'être exilé à Verdun. L'original fait partie des manuscrits de Pomponne, à la bibliothèque de l'Arsenal. On peut également lire cette pièce, d'autant plus précieuse qu'elle contient les dernières lignes tracées par l'immortel auteur des *Provinciales*, dans un petit recueil de documents relatifs aux carrosses à cinq sous et aux porte-lanternes, que M. Monmerqué a publié en 1828.

Madame Perrier y raconte que l'inauguration des carrosses eut lieu à sept heures du matin, le samedi 18 mars 1662, avec une pompe et un éclat merveilleux. Des sept carrosses destinés à desservir la première ligne, trois furent envoyés à la porte Saint-Antoine. Les quatre autres furent placés au Luxembourg, où se trouvèrent en même temps deux commissaires du Châtelet en robe, quatre gardes du grand prévôt, dix archers de la ville et autant d'hommes à cheval. Après avoir proclamé l'établissement des carrosses à cinq sous, fait ressortir leur utilité, et exhorté les bourgeois au maintien du bon ordre, les commissaires délivrèrent à chacun des cochers une casaque bleue avec les armes du roi et de la ville brodées sur l'estomac, puis ils donnèrent le signal du départ.

Le premier carrosse se mit en marche avec un garde du grand prévôt dans l'intérieur. Un demi-quart d'heure après, le second carrosse partit également avec un garde, et ainsi se succédèrent les autres départs. Durant toute cette journée, les gardes ne quittèrent pas les carrosses; en même temps les archers et les cavaliers parcouraient la ligne pour assurer la libre circulation.

À la porte Saint-Antoine, le même cérémonial fut observé.

Le premier et le second jour, les curieux avaient envahi le pont Neuf et toutes les rues traversées par les carrosses; les ouvriers avaient quitté leurs travaux. Dès la première matinée, dit encore madame Perrier, plusieurs carrosses furent complets; mais, dans l'après-midi, la foule fut telle qu'on ne pouvait en approcher. Les femmes elles-mêmes se firent remarquer par leur empressement à profiter de l'innovation. Il en fut de même les jours suivants. Aussi entendait-on à chaque instant les bons Parisiens, tout en bénissant les auteurs de l'entreprise, regretter pour le pauvre monde qu'on

n'eût pas mis en circulation un plus grand nombre de carrosses, lesquels n'avaient que huit places.

On a attribué à Pascal la première idée des carrosses; mais il est plus vraisemblable qu'étant l'ami du duc de Roanès, il avait uniquement placé des fonds dans l'entreprise dont ce seigneur venait d'obtenir le privilège. Ainsi que Pomponne, Pascal et sa sœur avaient en effet un intérêt dans cette affaire.

La seconde ligne de carrosses à cinq sous, partant de la rue Saint-Antoine, en face la place Royale, et aboutissant à la rue Saint-Honoré, à la hauteur de Saint-Roch, fut établie le 11 avril 1662. Enfin, le 22 mai de la même année, une troisième ligne fut installée, de la rue Montmartre, au coin de la rue Neuve-Saint-Eustache, au Luxembourg.

La vogue de ces voitures fut si grande dans les premiers temps, qu'un artiste de la troupe du Marais, nommé Chevalier, fit une comédie en trois actes et en vers, qu'il intitula *l'Intrigue des carrosses à cinq sous*. Elle fut représentée, en 1662, sur le théâtre du Marais.

Chacun d'ailleurs trouvait ces carrosses si commodes, que les auditeurs et maîtres de comptes, les conseillers du Châtelet et de la cour en usaient pour se rendre au Châtelet et au palais, ce qui les fit augmenter de prix d'un sou. Louis XIV, le superbe monarque, passant l'été de 1662 à Saint-Germain, voulut lui-même s'en servir, et un jour, dit-on, il se rendit, en carrosse à cinq sous, du vieux château au nouveau qu'occupait la reine mère.

Mais l'engouement ne fut pas de longue durée; trois ou quatre ans après leur établissement, les carrosses à cinq sous furent tellement délaissés qu'on finit par ne plus s'en servir.

Ce n'est que deux siècles plus tard, en 1820, que l'idée de ces voitures en commun fut reprise à Londres, puis appliquée à Nantes, et enfin réimportée à Paris, où elle n'a cessé, depuis 1828, de rendre d'utiles services, sous la dénomination d'*Omnibus*, et de prospérer, au prix de trente centimes la place, après avoir essayé sans succès de borner ses prétentions au taux des carrosses à cinq sous.

HENRI BACQUÉS.

PETIT COURRIER.

*** L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du vendredi 13 novembre 1857, a procédé à l'élection d'un membre en remplacement de M. Dureau de la Malle. Sur 34 votants, la majorité était de 18.

M. Alfred Maury a obtenu 48 voix contre M. Léopold Delisle, qui en a obtenu 46.

En conséquence M. Alfred Maury a été proclamé membre de l'Académie.

* * L'Académie des beaux-arts, dans sa séance du samedi 14 novembre, a procédé à l'élection d'un académicien libre en remplacement de M. le comte de Pradel. Sur 41 votants, la majorité était de 24.

M. Achille Fould a obtenu 33 voix; M. Ernest Vinet, 7; M. de Mercey, 4.

En conséquence, M. Achille Fould a été proclamé membre de l'Académie des beaux-arts.

* * Décidément l'état de mademoiselle Rachel s'améliore, et l'espérance est dans le cœur de toutes les personnes qui l'entourent. (Le Var.)

* * On nous annonce de Chambéry une nouvelle qui offre un certain intérêt aux naturalistes et aux personnes qui s'occupent d'acclimatation et de domestication des animaux utiles :

« De nombreuses tentatives ont déjà été faites pour acclimater le chamois dans les plaines : toutes ont échoué. L'année dernière, la plupart des journaux de l'Europe ont reproduit un article du *Moniteur Savoisien* annonçant le fait singulier de deux chamois, mâle et femelle, qui, quoique pris dans un âge déjà avancé, ont reproduit dans l'état de captivité. Ce résultat, obtenu par le propriétaire de ces charmants animaux, M. Philippe Laeuffer, l'un des directeurs de l'importante manufacture d'Annecy et Pont, pouvait être considéré comme une anomalie, un heureux hasard, un phénomène ne préjugant rien en faveur de l'acclimatation définitive de ces élégants quadrupèdes.

» Or, la femelle vient encore de mettre bas cette année, donnant ainsi, pour la seconde fois, naissance à deux petits très-forts et très-agiles qui gambadent à ses côtés, tout aussi bien que s'ils se trouvaient au milieu de quelque pâturage alpestre. Ce fait de reproduction dans un climat comme celui d'Annecy est le seul connu jusqu'à ce jour, et mérite l'attention des naturalistes. Il est à remarquer que les chamois de M. Laeuffer sont logés dans un tout petit jardin, entouré d'une simple palissade et ombragé par quelques arbres seulement. C'est aux soins assidus et éclairés dont ils ont été l'objet qu'il faut principalement attribuer un résultat qu'on n'avait pu obtenir dans les jardins des plantes les mieux organisés de l'Europe et même dans les parcs les plus spacieux. »

* * La vente des tableaux de M. de Vèze fils, qui a eu lieu la semaine dernière, n'a pas été aussi brillante qu'on l'espérait. Le tableau qui a atteint le prix le plus élevé est un portrait de gentilhomme anglais par Lely; il a été adjugé pour 900 francs.

* * Par décret du 30 octobre, il est institué, dans tous les collèges des villes chefs-lieux de province de la Savoie, un cours de langue italienne. Ce cours est

divisé en trois années et obligatoire. Dans ces collèges, la langue italienne fera désormais partie des examens par écrit et des examens verbaux. Ces dispositions sont applicables au cours de langue italienne déjà établi dans les collèges d'Aoste et d'Oulx.

* * On a amené au château de Windsor, sous escorte de la police métropolitaine, de riches présents des princes siamois pour la reine Victoria. Ces présents consistent dans un trône orné de diamants et d'autres pierres précieuses, en une selle magnifique et un palanquin. Tous ces objets étincellent de pierreries; il y a aussi des parasols d'une confection et du modèle les plus curieux, et d'autres articles d'une grande valeur.

* * On parle beaucoup de la prochaine arrivée à Paris d'un riche Américain et de sa fille, la belle Cecilia R.....on.

Mistress Cecilia R.....on est d'une beauté splendide; elle a vingt-huit ans, elle est veuve. Son mari, l'un des plus riches habitants de New-York, a été tué dans un accident de chemin fer, il y a trois ans. Riche par son père, riche par son mari, mistress Cecilia est peut-être le plus riche parti des États-Unis. Mais elle hait les Américains, et, obsédée de leurs recherches, lasse de traîner après elle une cour sans cesse grossissante de Yankees, elle vient habiter Paris. Sa maison sera ouverte cet hiver, et elle donnera des soirées magnifiques.

Mistress Cecilia est d'une élégance somptueuse, elle dépense à sa toilette un budget qui dépasse celui de la plus grande ville de France, après Paris. Sa dépense se compte par millions.

Elle est venue déjà trois fois à Paris, mais chaque fois elle n'y a passé que quelques semaines, pour ses emplettes qu'elle ne voulait confier à personne le soin de faire à sa place. Elle achetait chaque fois tant de choses, elle achetait tant de chapeaux, tant de robes, tant de châles, tant de dentelles, tant de gants, tant de chaussures qu'on ne pouvait pas supposer qu'elle achetât tout cela pour elle seule; dans les magasins de Paris, où elle est bien connue, on l'a toujours prise pour le chef d'une grande maison de nouveautés de New-York.

New-York est la ville du monde où les femmes font le plus de dépense pour leur toilette; oui, c'est dans la cité républicaine par excellence que le luxe est arrivé à la limite extrême de son développement.

Voulez-vous avoir une idée de ce luxe par des chiffres officiels? En voici :

La valeur intégrale des importations aux États-Unis pendant l'année financière qui a expiré le 30 juillet 1857 a été de 344,679,492 dollars, dont 43,624,558 dollars pour articles de toilette de dames. Plus du tiers de cette somme a été dépensé par les dames de New-York.

44 millions de dollars! c'est-à-dire à peu près le produit des mines d'or de la Californie pendant une an-

née. Cette somme de 44 millions de dollars eût été plus que suffisante pour empêcher la crise américaine. Sur ces 44 millions de dollars, 31,211,766 ont été payés pour soieries, 6,376,853 pour dentelles et broderies, 2,529,771 pour châles, 1,334,550 pour gants, 867,731 pour fourrures, 844,630 pour bijouteries, 1,335,247 pour étoffes de soie et de laine.

31,211,766 dollars pour étoffes de soie, c'est, comme vous voyez, un chiffre respectable. Grâce au développement de la crinoline, les États-Unis ont dépensé deux millions de dollars de plus pour de la soie que pour du sucre.

Le luxe des Américaines est inouï. Rien n'est plus commun que de voir une Américaine voyager avec des bagages qui varient de vingt à cinquante colis. Trois ou quatre femmes suffisent au chargement d'un navire. Dans le reste du monde il n'y a pas une princesse, pas une reine qui voyage avec un pareil attirail. Tandis que les Françaises et les Anglaises ont des toilettes de ville plus simples et plus modestes lorsqu'elles sont à pied, les dames américaines rougiraient de cette simplicité de bon goût; elles aiment à balayer les trottoirs avec des robes de soie somptueuses, des moires, des damas brochés, des velours, des robes coûtant plus de mille francs et qu'on ne porte que dans un salon ou en voiture.

On jugera par là du luxe de toilette de mistress Cecilia R.....on. A New-York, elle passe pour la femme la plus élégante des États-Unis, pour celle qui dépense le plus d'argent à sa toilette. Rarement il lui arrive de mettre trois fois une robe, fût-elle en velours brodé de perles. Il ne lui est jamais arrivé d'en mettre une quatre fois.

Le luxe de madame Cecilia R.....on est tel, qu'un poète américain, qui a gardé l'anonyme, mais que l'on croit être M. Butler, de New-York, a fait sur elle un poème intitulé : *Nothing to wear, an episode of fashionable life*.

* * Le *Morning-Post* a reçu de Madras l'avis que la récolte d'indigo était extrêmement abondante à Madras. On l'évaluait à 70,000 maunds, ce qui permettrait de subvenir au déficit que présente la récolte du Bengale.

* * Depuis quelque temps les mines d'or de l'Oural et de la Sibérie fournissent une quantité de métal bien plus considérable qu'auparavant. La Russie exporte continuellement des masses de ce métal précieux pour l'étranger. Londres en a reçu la semaine passée 40,000 livres.

* * Livourne, qui longtemps avant la prédominance de la navigation à vapeur fut le principal marché d'échanges de produits levantins et occidentaux, a conservé de cet ancien commerce, source primitive de sa prospérité, l'entrepôt des plumes d'autruche; mais la rapidité croissante des communications et les arrivages à Londres de ces plumes, provenant du cap de

Bonne-Espérance, tendent aujourd'hui à enlever à Livourne cette branche de trafic.

Cet article entrainait précédemment dans le mouvement annuel de la place pour une somme de 1 million 200,000 francs. Il ne donne plus lieu à présent qu'à un chiffre d'affaires d'environ moitié. Il est vrai qu'on doit tenir compte dans cette diminution de la forte baisse éprouvée par les prix.

Les sept huitièmes des plumes d'autruche que reçoit Livourne proviennent d'Égypte; le reste arrive de Tripoli et d'Alep. Le total est réexporté dans la proportion des trois quarts pour Paris et un quart pour l'Angleterre. La Toscane ne fait usage de ces plumes que lorsqu'elles ont été travaillées, et alors, suivant ses besoins, elle les redemande à la France.

Les plumes blanches ont une valeur de cinq à vingt fois supérieure aux plumes noires; elles se vendent également au poids, à l'exception d'une première qualité surfine qui se vend par assortiments.

L'assortiment se compose de première, seconde, tierce et queue; deux secondes comptent dans la vente pour une première; il en est de même de quatre tierces ou de dix queues.

Les prix varient, pour les plumes blanches ordinaires, de 150 francs à 300 francs la livre, et pour les noires, de 30 à 35 francs.

Ce genre d'affaires nécessite des connaissances spéciales et une pratique très-sûre, car il est facile d'être trompé sur la qualité des plumes lorsqu'on les achète à l'état brut. Quatre ou cinq maisons seulement font ce commerce à Livourne et y réalisent encore d'assez beaux bénéfices, quoique les plumassiers de Paris commencent à s'adresser directement à l'Égypte et à se fournir à Londres de plumes du cap de Bonne-Espérance. C'est de cette ville aussi qu'ils retirent les plumes de marabout provenant de Calcutta, puis celles de vautour et de héron qui viennent du Brésil. Les oiseaux de paradis proviennent des Indes.

* * Voici assurément la reine des poires : c'est la ville de Villers-Cotterets qui l'a vue naître; elle pèse 800 grammes. Nous doutons qu'on puisse nous en présenter une supérieure. Aussi nous empressons-nous de la signaler comme devant clore la lutte entre nos horticulteurs. (*Argus soissonnais*.)

* * La récolte du vin du Rhin a dépassé les attentes. On peut l'évaluer à deux tiers des meilleures années. Cependant les acheteurs sont rares, ce que l'on doit attribuer à l'influence de la crise pécuniaire. Aussi les prix ont-ils considérablement baissé.

* * Le nommé B..., tonnelier, domicilié dans le canton de l'Arbresle, homme aisé et père de quinze enfants tous existants, vient, quoique âgé de soixante-dix ans, de convoler en septièmes noces avec une femme de trente-huit ans, mère de sept enfants. Dans

une circulaire adressée récemment à tous les marchands de vins avec lesquels sa profession le met journellement en rapport, il sollicite à l'occasion de ce mariage, et vu l'augmentation de sa famille, la continuation des rapports qui l'unissent à ces négociants.

* * Les crinolines étaient un acheminement vers le retour aux modes anciennes. Il paraît que cet hiver on va faire un pas de plus dans cette voie rétrospective en fait de toilette.

Un essai vient d'être tenté, il y a quelques jours, dans un des plus élégants châteaux situés entre Meudon et Ville-d'Avray. Il faisait un temps charmant, un vrai temps d'amoureux; on eût dit que le ciel souriait à la petite fête donnée au château de ***, pour la fête de la comtesse Renée de S....

Comme si ce nom de Renée eût été un nom de circonstance, on tentait ce jour-là la renaissance du costume Pompadour, la restauration du rococo. Nous avions déjà les paniers, on a essayé la poudre, les mouches et le reste.

Avant le dîner, on se promenait sur la terrasse du château. La journée avait été magnifique. Le ciel, coloré à l'occident par les rayons de ce soleil couchant si splendide à Paris, était à l'opposé d'une nuance fine et tendre, comme saupoudrée d'une cendre verte qui floconnait sur les arbres du bois. Le crépuscule éclairait encore le paysage, mais déjà scintillaient dans la feuillée, comme des lianes de fleurs transparentes, les guirlandes de lampions bariolés qu'on allumait dans le parc pour la fête.

Au milieu de toutes les parures de quinze à vingt dames qui rivalisaient d'élégance et d'originalité, on remarquait celle de la belle maîtresse de la maison. La comtesse Renée était adorable; ses beaux yeux d'Espagnole, — bien qu'elle soit Parisienne, — brillaient d'une tendre lueur, rehaussés par la poudre dont sa chevelure était argentée. Deux boules blanches retombaient sur les belles épaules de la jeune femme. Elle portait une robe longue en moire couleur mauve, une sorte de fourreau de mousseline des Indes, blanche et bouillonnante comme l'écume d'une cascade, brodé de bouquets de bluets et d'égantines relevés çà et là par un bouton d'or. Quantité de rosettes et de dentelles épaisses d'un blanc laiteux éteignaient les nuances vives de ces atours et les mariaient à celles de la peau. Derrière la comtesse, un petit carabe noir comme de l'encre, vêtu à l'ottomane, mais à l'ottomane rocaille du temps de Louis XV, soutenait la queue de la robe et portait dans ses bras Colibri, l'espagnol bien-aimé.

Ce costume charmant, porté par une des plus jolies femmes du monde parisien, a produit sur les convives une grande sensation. Les jeunes gens se sont sentis tout honteux de leur habit noir, et, en papillonnant autour de la belle Renée, malgré eux ils se surprenaient à secouer un macouba invisible de leurs jabots absents; ils regrettaient les habits de soie à basques

ouvertes comme des élytres de coléoptère et l'épée d'acier dans sa gaine de chagrin blanc.

Madame de C..., cousine de la comtesse et son aînée de dix ans, avait un costume plus sévère mais fort brillant, et qui faisait bien ressortir son imposante beauté. Elle portait une robe de soie cramoisie sombre relevée de rubans et de falbalas transparents. Son front soutenait avec noblesse une coiffure rappelant l'oiseau royal, avec un œil de poudre. Elle avait des talons rouges. Le panier avait ses quatorze ou quinze mètres, et la queue, portée par un négrillon vêtu de printanière à raies blanc et bleu, s'étalait plus majestueuse que celle d'un paon.

* Et ne croyez pas que c'étaient là des costumes: c'étaient tout simplement des toilettes. La description est incomplète en ce sens qu'elle ne peut pas faire sentir le rajeunissement de ces modes anciennes, les détails d'élégance, de grâce, de tournure, qui sont de notre temps et pas d'un autre, et grâce auxquels ces dames étaient habillées et non pas travesties.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE LA GAITÉ : le *Fou par amour*, mélodrame en cinq actes et sept tableaux, par MM. Anicet-Bourgeois et Dennery. — THÉÂTRE DE L'AMBIGU : *L'Homme au masque de fer*, drame en cinq actes et sept tableaux, par MM. Arnoult et N. Fournier. — VAUDEVILLE : *Clairon et Clairette*, vaudeville en deux actes de MM. Gabriel et Didier. Le *Panier de pêches*, vaudeville en un acte de MM. Henri de Kock et Philibert Audebrand.

Le mélodrame de la Gaité contient un si grand nombre d'éléments intéressants ou inattendus, qu'il est fort difficile d'en faire un compte rendu suivi et raisonné. On y voit trois filles séduites, un nombre égal d'enfants illégitimes, des joueurs d'orgue et des marquis s'associant pour le plus grand succès de leurs œuvres ténébreuses, un nègre qui a la prétention d'épouser une blanche, un enfant volé, une femme soupçonnée, un amant fou par un désespoir mal fondé, et plusieurs autres choses non moins habituées à servir aux canevases des faiseurs de profession. Cette fois MM. Bourgeois et Dennery, grands praticiens en ficelles, ont laissé les leur prendre des proportions de câble; elles sautent aux yeux un peu trop brutalement, et avec la meilleure volonté du monde le spectateur ne parvient guère à se plonger dans cet état naïf où il accepte les plus grosses invraisemblances avec une satisfaction réelle; on peut affirmer que sans la manière dont la pièce est interprétée, ces messieurs compteraient une

de leurs rares défaits; mais M. Laferrière est très-remarquablement jeune et énergique dans le rôle de Maurice le fou, M. Paulin Ménier donne un relief étonnant au joueur d'orgue amusant et scélérat, madame Augusta est très-touchante, mesdames Élixa Deschamps et Lucile font preuve de talent, et MM. Clément Just et Gouget complètent un ensemble excellent. Malgré son manque d'originalité et de style, il est possible que la pièce de MM. Bourgeois et Dennery attire quelque temps un certain public au théâtre de la Gaîté.

L'Ambigu, malgré le succès qu'il obtient chaque soir avec la *Fille du chaussonnier*, pièce arrangée fort habilement avec trois chansons de Béranger, a repris un vieux mélodrame d'il y a vingt ans : l'*Homme au masque de fer*, dont le sujet plein de mystère et de terreur émeut toujours profondément les foules. Quelle terrible énigme cet homme au masque de fer ! Était-ce Mathioli, le conspirateur italien, ou le comte de Vermandois, ou le duc de Monmouth, ou Fouquet, ou Awédich, le patriarche des Arméniens, dont les capacités remuantes déplurent à la sombre politique du divan de Constantinople ? Était-ce enfin ce fils d'Anne d'Autriche jumeau de Louis XIV, dont la naissance inquiéta Richelieu pour la paix de la France ? Qui fut ce fantôme sans nom ? Un martyr ou un criminel, une de ces pâles et nombreuses victimes sacrifiées à la raison d'État, ou une individualité assez haute pour inspirer encore le respect même après avoir manqué à l'honneur ? Questions !... Questions dont la solution va s'obscurcissant à mesure que le temps épaissit le voile de l'histoire ; mystère qui de chronique se fait légende, en ne perdant rien de son intérêt et en gagnant en poésie. MM. Arnoult et Fournier n'avaient pas les qualités nécessaires pour donner à ce beau et émouvant sujet toute l'ampleur dramatique qu'il comporte ; ils ont réussi cependant à faire une pièce d'un certain mérite, puisque, après un si long espace de temps, elle a obtenu un succès véritable. Les trois premiers actes sont bien agencés, et les deux derniers se soutiennent par l'intérêt invincible qui s'attache au héros. M. Dumaine en a rendu les traits, a tiré des effets saisissants de son rôle. Madame Delaistre a été très-touchante dans le sien ; de vraies et franches larmes ont été versées, et ce ne sont pas les applaudissements les moins doux pour les auteurs.

Le Vaudeville fait preuve d'une grande activité en ce moment. Il paraît qu'il n'a pas préparé moins de huit ou dix nouveautés pendant le long et fructueux succès de *Dalila* ; il a offert à ses habitués la semaine dernière deux gentilles petites pièces qui ont également réussi. La première, *Clairon et Clairette*, est un épisode de la vie de la fameuse Clairon, qui avait commencé, comme une autre grande célébrité tragique, par gratter de la guitare dans les rues ; il se trouve que lorsque la grande actrice eut échangé ses haillons pour le manteau des reines, elle inspire une passion violente à un simple tapissier, qui se déguise, — sans se transformer, —

en marquis, afin de se faire agréer ; heureusement que sous cette peau d'emprunt la fine artiste aperçoit fort bien le manant, et, comme elle apprend en outre qu'il est l'époux d'une jeune fille qui l'a secouru elle-même autrefois lorsqu'elle était dans la misère, elle mystifie avec esprit le faux marquis, et le renvoie honteux, confus, et sans doute corrigé, à sa femme, qu'il n'aurait jamais dû quitter. La pièce servait aux débuts de mademoiselle Pauline Granger, qui n'a pu y montrer toute sa rondeur et tout son entrain, et qui néanmoins a très-agréablement fait valoir son rôle. M. Parade est très-drôle en tapissier-marquis, et mademoiselle Pierson naïve et touchante sous les traits de la jeune femme délaissée.

Une jolie petite nouvelle, publiée dans le *Siècle* il y a quelques mois par M. Philibert Audebrand sous le titre d'*Aventures d'un panier de pêches*, a servi à composer la nouvelle petite pièce du Vaudeville. La finesse et la gaieté de l'œuvre première se retrouvent assez dans le vaudeville pour l'avoir fait applaudir. Ajoutons que mesdemoiselles Duplessis et Badin, MM. Dubarry et Chaumont, ont pu légitimement prendre leur part dans cet agréable succès.

MAXIME TERMONT.

TRANSPPOSITION MUSICALE.

Il vient de paraître un ouvrage qui fait bruit en ce moment dans le monde musical. Il a pour titre la *transposition rendue facile*, par Eugène Paturel (du Terrail). Nous avons lu cet opuscule, et nous ne saurions trop le recommander aux personnes qui s'occupent de musique. Toutes les règles nécessaires à connaître pour diriger l'étude de la transposition y sont précises ; toutes les explications données avec beaucoup de clarté. M. Paturel emploie dans ce traité un moyen fort simple, quoiqu'il soit très-rationnel, pour faire lire toutes les clefs à l'aide des deux clefs en usage pour le piano. Or, la difficulté de la lecture des clefs levée, on comprend que tout amateur peut maintenant se permettre d'aborder l'étude de la transposition. Cette méthode est donc un véritable progrès. Ajoutons que les hommes compétents en ont jugé ainsi, puisque le rapport du comité des études du Conservatoire impérial de musique, inscrit en tête de l'ouvrage, l'approuve, et dit : — Que l'auteur a trouvé un moyen ingénieux d'atteindre le but qu'il se proposait, et qu'il indique le titre de son ouvrage. Cette appréciation seule est un succès, lorsqu'elle est signée MM. Auber, Halévy, Carafa, etc.

CHOIX DU MUSÉE PHILIPON, album composé de dessins comiques avec texte par les dessinateurs et rédacteurs de l'ancien journal *la Caricature*. Prix particulier, pour les abonnés des *Modes parisiennes* et pour ceux du *Journal pour rire*, 4 fr., rendu franc de port sur tout point de la France.

Paris. — Typographie de Henri Plon, rue Garancière, 8.